

**Zeitschrift:** Annales fribourgeoises  
**Herausgeber:** Société d'histoire du canton de Fribourg  
**Band:** 61-62 (1994-1997)  
  
**Artikel:** Le territoire cantonal est-il un lieu de mémoire?  
**Autor:** Piveteau, Jean-Luc  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-817244>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 13.05.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## LE TERRITOIRE CANTONAL EST-IL UN LIEU DE MÉMOIRE?

Jean-Luc Piveteau

Lire le territoire cantonal comme un lieu de mémoire<sup>1</sup> apporte-t-il un «plus»? Personne ne disconvient que, comme tout territoire, il est un espace différent de ceux qui l'entourent: Fribourg ne se confond pas avec les cantons de Vaud, de Neuchâtel ou de Berne; et cette spécificité ne se limite pas à la périphérie immédiate. Chacun conviendra également que, comme tout territoire, il s'inscrit dans le temps: à travers ses changements au long des décennies, le canton reste substantiellement tel qu'en lui-même; son évolution n'appartient qu'à lui; sa personnalité demeure à travers les héritages et les projets. Mais il y a plus qu'une superposition ou un croisement entre ces deux sens de l'identité, l'idiosyncrasique d'une part, et le temporel, de l'autre: il y a couplage entre eux, interaction, boucle dialectique, boucle dynamique. Et c'est ce circuit en spirale qui fait du territoire un lieu de mémoire. Telle est la thèse.

### **I. Le canton de Fribourg, comme tout territoire, est un lieu de mémoire**

#### **De la boucle à la spirale**

La mémoire sémiotise l'espace et l'espace stabilise la mémoire; et la synthèse mouvante de ces deux temps compénétrés — les nécessités de l'analyse seules introduisent les discontinuités — c'est le territoire. La mémoire façonne ou suggère un espace distinct, singulier; et l'espace rend la mémoire durable (il ne représente, bien sûr, qu'un des contributeurs de cette maintenance, mais puissant). Redit encore d'autre façon, faussement finaliste: pour que le temps, qui charpente — qui sous-tend — l'être individuel ou collectif, s'exprime, il faut qu'il s'incarne dans l'espace: il devient lieu, haut lieu, paysage, territoire. Et pour que l'espace se substantifie, prenne sens, il faut qu'il s'inscrive dans le temps: de là, le rôle de toutes les formes de mobilité (car elles sont actes diachroniques autant que spatiales), et le jeu essentiel, parce que récurrent, de la mémoire.

Tout homme, tout groupe, en chacun de ses actes est célébrant de la mémoire. Les projections spatiales de souvenirs, reconstruits chaque fois à la lumière d'un présent nouveau, sont multiples. C'est donc une anastomose complexe de réminiscences, c'est une alchimie subtile qui transforme un espace, au départ (théoriquement) «sans quali-

---

<sup>1</sup> Pierre NORA: *Les lieux de mémoire*, Paris, 1984-1993.

té», en un territoire dont la signification, la légitimation — et, par voie de conséquence, la conscience qu'on en prend — croissent de pair.

L'espace soutient la mémoire. Il est le bêtabloquant de nos angoisses face au temps. Il est la chance donnée à nos mémoires, car il remet sous nos yeux choses et gens, nous offrant de repenser à ce que les moments révolus ne nous ont pas permis, parce que trop courts, d'épuiser. Il prête la main à «une reprise périodique des mêmes cycles», à une sorte de régénération itérative du temps lui-même. A l'irréversibilité des événements qui se succèdent sans retour, il oppose le mesurable, le revisitable, l'objectif accessible à tous. Le mélange d'empreintes variées qu'il présente va bien au-delà d'une combinaison aléatoire de traces. Il porte indice de différentes durées, et conduit à intégrer mentalement celles, moyennes et longues, qu'a masquées la surévaluation des rythmes courts aux moments où ils étaient vécus.

L'espace s'approprie («avoir, permet d'être»), il suscite donc, inéluctablement, le projet concret: il est mémoire d'avenir et joue une partie majeure dans le façonnement identitaire. Le territoire inclut naturellement, dès lors qu'il est constitué, c'est-à-dire dès la plus infime amorce du processus circulaire décrit, ses propres effets d'autoorganisation et d'autorégulation. Ceux-ci se combinent à la boucle mémoire-espace. Le «territoire» répond à l'idée de «*mémoire vraie, sociale, intégrée, de phénomènes toujours actuels, de lien vécu au présent, ... d'administration du passé dans le présent ...*»<sup>2</sup> et prend forme d'anamnèse chaque fois que lui est associée l'action.

### L'artialisation de la spirale territoriale

La spirale qu'est le territoire peut aussi bien, avec le temps, s'exténuer que se confirmer. La spirale s'amplifie quand les relectures «*ne se sédimentent pas en dépôt inerte, mais se transforment en aiguillon imaginatif ..., se transmuent et se mobilisent en poussée ...*»<sup>3</sup>. Il y a cristallisation d'impressions spatiales récurrentes en constat, et érection de ce constat en norme, la norme territoriale. On passe d'une définition *ex post* à une définition *ex ante*.

Les mêmes agents d'artialisation du territoire se retrouvent tout au long de notre boucle. «Dire» un lieu, on le sait, est fondateur. Le nom donne consistance à un morceau d'étendue, «*établit entre l'espace et l'homme, un ordre de vie et un lien*»<sup>4</sup>. La mémoire est matrice de noms.

---

<sup>2</sup> Pierre NORA, *op. cit.* Voir aussi: Pierre NORA: «Mémoires comparées», in: *Le Débat*, 1994.

<sup>3</sup> Je transpose ici au territoire ce que Julien GRACQ décrit au niveau de la lecture d'un texte (in, *Carnets du grand chemin*, Paris, 1992).

<sup>4</sup> Alphonse DUPRONT: «Au commencement, un mot: lieu», in: *Autrement*, 1990.

Mais, sans solution de continuité, le périmètre identifié devient, à son tour, gardien de mémoire. A l'instar de la toponymie, la presse quotidienne s'inscrit elle aussi dans un processus (circulaire) similaire. La lecture quotidienne des journaux peut être regardée comme un des signes extérieurs de fonctionnement de ce lieu de mémoire qu'est le territoire. La page des décès est l'occasion d'une «remémoration» de gens connus et localisés; et, du coup, d'une mise à jour de nos réseaux — et de nos cartes — d'attachements. La publicité équivaut à un «bréviaire pédagogique», combinée elle aussi, et dans un registre trivial, à un «remaniement permettant de la mémoire». Dernier exemple: les paysages. Signatures au sol de contraintes naturelles réinterprétées, *patch-works* d'actions humaines imbriquées, à peine les a-t-on fait surgir en en prenant conscience qu'on les réifie. Ils deviennent, dans la foulée, les modérateurs de nos imaginaires, les garde-fous de nos mémoires.

Le canton de Fribourg fut dans les années 70 un lieu de mémoire névralgique. Sa dominante d'horizons ruraux respirait une longue histoire économico-religieuse. Et beaucoup d'hommes politiques extérieurs en concluaient que cette tonalité verte le vouait à servir en quelque sorte de «réserve» helvétique: les paysages existants avaient vocation de conserver ce qui les avaient faits.

## II. Le canton de Fribourg, comme tout territoire, est un lieu de mémoire pluriel

### Pluralité des tailles et des acteurs

#### *Du corps à la nation et à la planète*

Le canton (ou la région, ou le département ...) n'est pas, c'est plus qu'un truisme, notre seul territoire. Il est englobé dans des unités plus larges; et il englobe, à son tour, d'autres identités spatiales.

A la base de cette construction en «coquilles» emboîtées, couplant des entités sociales à des échelons spatiaux et temporels, il y a le corps. Notre corps (et sa «géographie») est notre premier lieu de mémoire territorial. Primauté éthique, puisque c'est à notre propre égard que notre responsabilité est maximale; mais primauté au sens dynamique, également, puisqu'une partie importante de notre expérience aux autres niveaux s'inspire de la connaissance de notre organisme («*Notre corps est savant. Plus sûrement que nos codes et nos cartes ...*», Michel Serres).

Au centre de gravité de la hiérarchie des tailles, on a la nation. A ce niveau, pour un individu ou une collectivité la relation d'appartenance l'emporte de loin sur le pouvoir dominateur c'est-à-dire l'appropriation. Etre membre d'une nation, pour autant (cela va de soi) qu'on y attache du prix, ouvre sur une richesse potentielle de connexions, d'actions démultipliées — prévisibles ou infigurables d'avance —, sur des synergies pressenties immenses. On a l'impression répétée de bénéficier, au moins marginalement, par personnes ou communautés multiples interposées, d'une foule

enivrante de compossibles. La nation est, encore aujourd'hui, le lieu de mémoire le plus prégnant, parce que le plus chargé de cette symbolique de bien collectif supérieur, indivis, hors marché, donnant accès à une identité communautaire relevant d'un autre ordre.

Entre le corps individuel et la nation, entre la nation et la terre dans son entier, les niveaux significatifs les plus souvent évoqués, et à juste titre, sont les différents degrés de l'habitat: la chambre que nous personnalisons en l'aménageant à notre image — et qui nous le rend bien en se faisant notre première structure spatiale de référence; la maison, la rue, le quartier, la communauté urbaine, la micro- et la macro-région; et au-delà, les constructions pluri-étatiques et les grandes aires de civilisation. Le cas du canton, en Suisse, mérite une mention spéciale. Il ne constitue pas simplement l'échelon situé juste en dessous de la Confédération. Il participe de la nation. Il assume quelques fonctions considérées comme étatiques: l'ordre public interne, la fiscalité, l'instruction publique.

Ceci explique que, dans la mentalité commune, le niveau cantonal apparaisse toujours comme un échelon-pivot, quand bien même le repli sur les territoires plus intimistes du logement ou de la voiture, à un extrême, et l'ouverture aux solidarités mondiales, à l'autre — le slogan lancé dans les années 70 par le courant écologiste: «*nous n'avons qu'une seule terre*», ayant donné une impulsion sans équivalent à ce lieu de mémoire commun à l'humanité entière — ont modifié notre spectre.

#### *Pluralité d'acteurs*

Cela étant, des nuances sensibles existent d'un acteur (individuel ou collectif) à l'autre. «*Le territoire*, écrit un politologue français (J.-P. Baligand), *c'est de l'espace avec, en plus, de la valeur ajoutée. L'espace devient territoire à partir du moment où il est approprié par quelqu'un ... Le paysan a son territoire, les entreprises ont le leur et de manière de plus en plus conquérante, ... l'Etat aussi, dans sa conception jacobine ...*».

Dans une veine voisine, un géographe oppose aux territoires «*fluides*» des nomades, les territoires «*enracinés*» des civilisations agraires et les territoires «*éclatés*» des périmètres urbanisés<sup>5</sup>. Un historien des conceptions chrétiennes de l'espace<sup>6</sup>, oppose la «*sémiotique de la disjonction*», protestante, à la «*sémiotique de la jointure*», catholique. Les situations socio-économiques et socio-professionnelles, de leur côté, jouent un rôle notable: un banquier a pu dessiner, dans la veine de Max Frisch! un diptyque helvétique de la relation à l'espace. «*Il existe*, confie cet homme d'affaires zuri-

---

<sup>5</sup> Armand FRÉMONT: *La région, espace vécu*, Paris, 1975.

<sup>6</sup> Frank LESTRINGANT: *La représentation de l'espace au temps des guerres de religion*, Dijon, 1994.

chois, deux Suisses, l'une mondiale, l'autre locale jusqu'au clochmerlisme. La Suisse mondiale est celle des grandes affaires et de la grande industrie. Elle a toujours raisonné Tokyo, New-York, Melbourne et Buenos-Aires. Pour cette Suisse-là, l'adhésion éventuelle du pays au Marché commun impliquerait un rétrécissement de sa vision, un raccourcissement de ses plans. Pour elle, l'Europe est donc, en un sens, depuis longtemps dépassée. A l'opposé, il y a la Suisse locale, la Suisse de tous les jours, la Suisse des braves gens, qui gagnent leur vie sans faire d'histoires. Ils sont le nombre et constituent de ce fait le pays institutionnel, formel et visible, que nul ne pourra faire boire s'il n'a pas soif...»<sup>7</sup>.

#### *Accommodation préférentielle plus qu'«Unitas multiplex»*

L'«Unitas multiplex» vantée par Edgar Morin appartient encore à l'ordre du vœu. Les objectifs poursuivis au niveau de la localité ou de la petite région contrarient fréquemment ceux de la patrie (cantonale) ou de la nation (confédérale). Deux territorialités alors s'opposent, la ligne de partage passant souvent, au demeurant, au cœur même des individus. Les «études d'impact» tant à la mode, masquent sous leurs dehors technicistes et économiques des hiatus entre différents lieux de vie — et donc de mémoire.

Mais cette pluralité simultanée d'échelons et de types n'est pas nécessairement ressentie comme écartelante. Soit qu'on l'assimile au respect de l'altérité: la référence au principe de subsidiarité et à l'esprit du fédéralisme est trop ancrée dans la *Weltanschauung* suisse pour ne pas admettre la diversité des genres territoriaux. Soit, le plus souvent — et l'observation revêt ici un caractère de très grande généralité —, qu'on pratique une sorte d'«accommodation» préférentielle sur un niveau ou/et un enjeu de la territorialisation. Cette accommodation change avec les circonstances: elle fluctue; nos mémoires identitaires refusent une complexité qui va à l'encontre de notre démarche intellectuelle instinctive et n'aide pas à l'action. Ce refoulement, à l'arrière et à l'avant-plan — dans le flou, donc — d'une partie de la réalité, tient à ce que, comme nos yeux, notre mémoire ne peut capter qu'une faible profondeur de champ.

#### **Pluralité des rythmes temporels**

L'espace que nous foulons, dans lequel nous vivons, qui nous sert d'instrument, juxtapose ou superpose des «laisses» de plusieurs périodes antérieures dont les significations originelles échappent, parce que chaque trace est réinterprétée et réintégrée dans le contexte fonctionnel contemporain. Mais même s'ils ne correspondent plus aux impulsions de départ, ces signes n'en témoignent pas moins de la multiplicité des temps sociaux. L'aujourd'hui territorial conjugue des rythmes courts, moyens et longs.

<sup>7</sup> Claude MONNIER, in: *Le Temps stratégique*, Genève, 1990.



### *Le rythme long du «désenchantement» judéo-chrétien*

Sous-tendant partout en Occident les boucles de territorialisation actuelles (et par conséquent celle du canton de Fribourg, point de départ et point d'application de notre étude), nous trouvons le rythme long, tri-millénaire, de la désacralisation judéo-chrétienne. Il s'agit d'une puissante lame de fond qui tend à l'effacement des lieux de mémoire territoriaux par suite d'un découplage intentionnel de la mémoire et de l'espace.

L'espace est apparu aux Prophètes de l'Ancien Testament comme le fourrier du polythéisme et du nationalisme ravageur. Avec eux, le temps allait désormais l'emporter sur l'espace. Le christianisme prit le relais et donna au mouvement, sur vingt siècles, une ampleur sans égal. Le détachement de tout territoire, au propre comme au figuré, est au coeur de l'universalisme évangélique (qu'on se rappelle: «*Ce n'est ni sur cette montagne, ni à Jérusalem ...*»; «*Là où deux ou trois seront réunis...*»; «*Ni Grecs, ni Juifs ...*»).

Peut-être n'a-t-on pas assez souligné le désarroi spatial qu'un tel «désenchantement» a véhiculé; auquel il aurait à tout le moins conduit, si les contingences matérielles, la conscience de la fragilité de la condition humaine et des compromis à accepter, n'avaient tempéré ce déracinement — et n'avaient fait finalement du christianisme, et en quelque sorte malgré son message, un auxiliaire non négligeable des lieux de mémoire territoriaux. Les pèlerinages sont souvent cités à l'appui d'une anthropologisation chrétienne de l'espace. Mais l'agent le plus actif de ce processus est la structure paroissiale. Elle dessine un maillage concret (visuel et auditif) et elle suscite des déplacements constructeurs de représentations. L'espace se revêt de sens. Et les figures de l'espace soutiennent la mémoire religieuse: l'attribution à un lieu de la gestion rituelle d'un souvenir crée le désir de ce lieu. Le désir et la pratique de ce lieu étayent la réminiscence de l'événement commémoré.

### *La tendance dérivée, superposée et innovante de la Modernité*

#### *...Action dissolvante*

La sécularisation, l'un des aspects majeurs de la Modernité, s'inscrit dans l'axe du temps long qui vient d'être évoqué. Elle a renchéri sur lui au cours des cinq derniers siècles, et, prenant la forme d'une «*immense légitimation de la sphère terrestre*»<sup>8</sup>, elle accentua et précisa le découplage de la mémoire et de l'espace. (La Réforme joua dans ce mouvement, on le sait, un rôle décisif). La montée de l'individualisme, autre trait, et corollaire du précédent, en substituant des solidarités «*organiques*» et «*catégorielles*» aux solidarités «*mécaniques*» et «*écologiques*», apporta une contribution primordiale au nouveau rapport de l'homme à l'espace.

---

<sup>8</sup> Marcel GAUCHET: *Le désenchantement du monde*, Paris, 1985.

Couronnant le tout, la mobilité. Elle triompha. Techniquement saisissante, elle revêtit rapidement une dimension idéologique. On ne cessa d'en découvrir les composantes libératrices. Elle signifia la rupture désaliénante avec les lieux — avec ceux qui les possèdent, en conséquence; elle devint signe de chances et de choix. La lutte contre les particularismes briseurs d'élan, l'homogénéisation de l'espace, s'identifièrent au progrès. Les fonctions de base de l'homme (habiter, travailler, se former, se distraire...) désormais ne se superposent plus. On assiste, apparemment, à la «*fin de la globalisation de l'existence*»<sup>9</sup>, à l'implosion du territoire. La mémoire en a fini, semble-t-il, avec la sémiotisation de l'espace, et l'espace, kaléidoscopique, mouvant, n'instrumentalise plus la mémoire.

#### ...Action reconstituante

Le capitalisme industriel, à ses débuts, s'est montré en ce qui touche à l'espace l'allié objectif de la pensée révolutionnaire. Pour lui aussi, il était essentiel de supprimer tous «*ces territoires réels ou symboliques qui segmentaient l'espace social*»<sup>10</sup>. Car ils enraccinaient les hommes et faisaient obstacle à la logique productiviste. Mais on s'aperçut rapidement de la nécessité de «*recoder et de fixer le désir*»; de redonner aux migrants des repères, une sécurité spatiale. «*Après les avoir détruites, on recréa, par l'intermédiaire de l'Etat, de nouvelles territorialités ...*». Des «quadrillages» administratifs ou sociaux furent donc mis en place. Et, progressivement, le vécu suivit le conçu. L'économie libérale prêta également la main aux nations: nées de prises de conscience d'identités collectives, généralement démocratiques, elles répondaient aux besoins de marchés élargis — la thèse est bien connue.

«*L'Etat a (souvent) précédé la nation*»<sup>11</sup>. La Modernité est aussi l'invention progressive, irrésistible, des structures politiques modernes. Les responsabilités de la puissance publique posent des empreintes croissantes dans l'espace depuis que l'on est passé de la personnalité à la territorialité des lois. La montée lente et irrésistible de l'Etat-providence parachève cette structuration géopolitique.

La mutation s'est accompagnée de ce que Pierre Nora a appelé «*une vaste politique de la mémoire*». L'une des «*filières de formation*» fut l'école (dans le canton de Fribourg comme ailleurs). Et les voies de cette «*pédagogie de la mémoire collective publique*» passèrent par l'enseignement de l'histoire («*ce que nous sommes, c'est ce*

<sup>9</sup> Jean REMY et Liliane VOYE: *La ville et l'urbanisation*, Gembloux, 1974.

<sup>10</sup> Danièle LOSCHAK: *Espace et contrôle social*, Paris, 1978.

<sup>11</sup> Bernard GUENEE (cité par Pierre NORA). La remarque, au vrai, appelle des nuances. Car si elle s'applique au cas français, c'est le contraire qui s'est produit pour d'autres pays. En Allemagne, «un peuple» a précédé l'Etat.



que nous racontons sur nous-mêmes», rappelle P. Ricœur); et par celui de «la plus chère et la plus vieille compagne» de bien «des enfances ... la géographie, avec ses cartes...»<sup>12</sup>. Qu'on se souvienne, ici, des murs des salles de classe peintes par Anker ...

### *Le temps court*

Procédant des temps moyens, mais leur surimprimant leurs propres dynamiques, les temps courts ajoutent d'autres ambivalences.

### *...Les déqualifications*

Le territoire / lieu de mémoire connaît depuis quatre décennies un lot de tribulations nouvelles. Nous assistons à un brouillage du vécu territorial. Les aires pertinentes d'action, de délibération, d'identification, semblent par moment désaccordées. Davantage, sans doute, à l'échelle nationale; mais à l'échelle régionale (et donc cantonale) les symptômes de distorsion ne manquent pas. A titre de simple exemple, l'appartenance paroissiale traverse, dans le pays de Fribourg, une zone de turbulences. Les fidèles s'affranchissent largement de l'obligation de fréquentation locale: «*L'espace religieux n'est plus celui de la paroisse*». Dès lors, le tissu territorial, produit de traditions religieuses et producteur de continuités dans les mentalités, s'effiloche.

La Suisse, restée aujourd'hui, selon sa réputation, pays de villes petites et moyennes, semble infiniment moins touchée (que les régions du monde où se développent des métropoles) par la «désémantisation» et «l'hyposignifance» urbaine. *A fortiori* Fribourg, qui compte parmi les cantons ayant décollé tardivement. Mais le territoire fribourgeois n'en échappe pas, pour autant, aux courants de fond de l'époque. Il fait l'expérience, en demi-teinte, de ce «*passage de l'alliance au code, du symbole au signe*» dans plusieurs aspects des rapports des habitants à leur sol. Ici comme ailleurs, se développe, par exemple, ce «*marché des biens à voir*» qui segmente l'espace: «*Là où vibrait l'unité, ne reste qu'une juxtaposition d'éléments...*»<sup>13</sup>.

Un certain doute gagne actuellement, sans souffrance, les générations montantes. Le processus de modernisation dans ses formes présentes, nivelle, standardise, et tend à gommer différents particularismes qui furent longtemps avec leur chevauchement tenus pour un trait national (et régional) spécifique: «*Le cadre de l'Etat est sciemment remis en question quand bien même les structures existantes digèrent les mises en causes*»<sup>14</sup>.

---

<sup>12</sup> François MITTERAND, *Ma part de vérité*, Paris, 1967.

<sup>13</sup> Yves BONNEFOY: «Les Hauts Lieux», in: *Autrement*, 1990.

<sup>14</sup> Georg KREIS, interview in: *Entreprise romande*, 1989.

L'étiologie de cette défaite du territoire, de cette «décomposition des lieux», souvent dénoncée dans les années 80, repose, bien évidemment, sur une «*boule de facteurs*». On peut, malgré tout, y repérer deux lignes de force: la complexification croissante du monde et la diffusion d'une éthique hédoniste.

Quant à la première, les raisons en sont connues: augmentation du nombre d'acteurs (privés ou collectifs), mutations technologiques accélérées, démultiplication des circuits d'échange, explosion de la mobilité (à la fois la «*fin de la locomotion*» et la «*nomadisation généralisée*» «*transforment nos manières de voir, de juger et de raisonner*»<sup>15</sup>). Et cela conduit, aux yeux de plusieurs analystes, à une nouvelle substitution du temps à l'espace. R. Rambaud (1980) parle du «*passage d'une autonomie vécue en termes d'espace à une autonomie vécue en termes de temps*» et Moscovici (1983), de son côté, d'une «*substitution, à l'impérialisme de l'espace d'une sorte d'impérialisme du temps*». (Il enchaîne d'ailleurs, logiquement, en prononçant le verdict d'une «*disparition actuelle de la géographie*». On se souvient de la sentence déjà formulée, il y a un siècle et demi par Michelet: «*l'histoire a effacé la géographie*»).

La poussée hédoniste, elle, naît pour partie des excès du fonctionnalisme; et aussi de l'affaiblissement de la mémoire collective religieuse liée à la grande vague contemporaine de déchristianisation. Mais la substitution, aux territoires inscrits dans l'étendue, d'autres formes de territoires non nécessairement localisés («*Nous n'avons plus d'espace, mais nous avons la musique*»<sup>16</sup>) et le «*zapping spatial*»<sup>17</sup> — cette jubilation brownienne d'une certaine «*indistinction*» des lieux — lui font cortège. Et l'individualisme, le «*tribalisme*», qui freinent des «*arrachements*» mineurs, nécessaires pourtant à une revitalisation des «*communautés élargies de citoyens*» (Dominique Schnapper voit là la cause principale de la crise des nations), achèvent de brouiller le jeu.

### ...Les recompositions

Les tendances du court terme n'ont pas que des aspects dissolvants. Il en est qui réactivent la boucle mémoire / espace.

L'essor technologique, pour commencer par lui, n'agit pas que dans le sens de rationalités accrues et «*déshistoricisées*». Il a un autre visage.

Ainsi, par exemple, en matière d'aménagement du territoire, nous vivons ces dernières années un retournement: on s'efforce de remplacer la démarche fonctionnaliste pure et dure par l'approche «*négociée*» prenant en compte tous les acteurs impliqués.

<sup>15</sup> Régis DEBRAY: *Traité de Médiologie Générale*, Paris. 1991.

<sup>16</sup> Valéry GISCARD D'ESTAING (lors de l'inauguration d'un centre musical).

<sup>17</sup> Xavier PIOLLE: «Nouvelles mobilités, nouvelles territorialités», in: *Revue de Géographie de Lyon*, 1991.

L'harmonie spatiale recherchée passe par une mise en commun des enjeux, et donc des mémoires.

Dans un autre ordre d'idées, ceux qu'on désigne globalement de «Nouveaux Moyens de Transmission» débouchent sur une contraction de l'espace-temps, certes, mais en aidant à davantage «vivre au pays» ils facilitent la résurgence des identités régionales et locales. L'espace maîtrisé est accoucheur de mémoire.

Enfn, pour ne pas manquer un des plus puissants technosymboles de notre temps: la voiture, une dernière observation. Déconstructrice de territoire, l'auto suscite, simultanément, des prises de conscience. Ainsi, à travers la signalisation routière, perçue sans échappatoire par les conducteurs quand bien même ils l'enregistrent tout au long de leurs trajets sans y prendre garde, elle est une bâtisseuse de lieux de mémoire. Les «points de triangulation» de premier, deuxième et troisième ordres que constituent les toponymes (des villes principales aux petits villages), façonnent (ou simplement entretiennent) une représentation réticulée de l'espace, jamais délimitée mais prégnante.

L'impulsion donnée à la boucle mémoire / espace s'effectue en l'occurrence doublement: et par l'entrée des souvenirs qu'évoquent les noms des localités, et par l'entrée topologique faite des associations de noms livrées par les panneaux routiers successifs.

Notre époque nous apparaît comme celle de la réhabilitation de valeurs masquées ou minorisées par les arrogances de la haute conjoncture qui l'a précédée. Nous redécouvrons la mémoire de la planète, c'est-à-dire de la nature dans sa globalité. Et nous ambitionnons de renouer avec elle des relations partenariales. Qu'est cette solidarité réactivée des hommes et des lieux sinon une reterritorialisation? Dans un registre étroitement apparenté, nous réinventons l'environnement et, au cœur de celui-ci, le patrimoine. Retour au père et à la mère, c'est-à-dire, pour les psychanalystes, quête des origines et de l'authenticité, racines de l'identité; bref de la mémoire.

Mais une mémoire doit s'incarner: d'où l'aménagement de quartiers anciens, de parcs naturels (ces «*Tiers-espaces*»<sup>18</sup>) et la promotion de milieux de vie régionaux. Une lecture pessimiste interprète ces interventions spatiales segmentées comme une manière de se dédouaner du déclin des lieux de mémoire territoriaux. Un jugement positif y pressent une tentative de réenchantement: la mémoire est de nouveau appelée à vivifier l'espace et l'espace devient le porte-parole de la mémoire — et cela dans le mouvement en spirale que nous nommons territoire.

A ces impacts de la technologie et des changements de mentalité s'ajoutent certains faits de la conjoncture géopolitique. Tandis que plusieurs échelons territoriaux subissent un incontestable — et inéluctable — affaiblissement, d'autres montent en puissance, voire naissent. L'Etat-nation constitue un cas ambigu. Car, si avec la mon-

---

<sup>18</sup> Jean VIARD: *Le Tiers-espace, essai sur la nature*, Paris, 1989.

dialisation de l'économie et la privatisation de la culture et du social il a incontestablement perdu de sa force de cohésion antérieure, il lui reste des atouts dont on ne voit pas qu'ils ne puissent pas continuer de jouer un rôle majeur: ceux d'arbitre social, de garant de l'expression démocratique, de détenteur du pouvoir de prise en charge de ce qui n'est pas rentable à court terme. Triple dimension que l'on observe en réalité à deux niveaux dans les pays de type confédéral. Ce qui signifie que, pour la Suisse notamment, l'échelon cantonal, en dépit des ripages de compétences progressifs vers le niveau supérieur, conserve ses chances, tant que la mémoire vivifiera les lieux et que les lieux parleront à la mémoire.

Vont s'affaiblissant, au moins en relatif, certains échelons comme la commune et souvent le district. Emergent, au contraire, comme autant d'entités spatiales nouvelles, issues d'une évolution spontanée, ou requises par une politique d'accompagnement du changement social ou du changement international, les communautés urbaines (elles concernent déjà des agglomérations comme celle de Fribourg); les coopérations interrégionales (un jeu multiple d'associations dessine des configurations inédites, à l'intérieur du pays ou à cheval sur les frontières); et bien entendu, au plan supranational, l'espace européen. L'Europe, aujourd'hui, est probablement l'illustration exemplaire d'un lieu de mémoire qui décrit tour à tour une spirale ascendante et descendante, en fonction de rapports de force mouvants.

La dynamique évolutive du territoire actuel combine donc plusieurs rythmes différents. Et elle débouche, pour le présent, sur une situation contradictoire d'enchevêtrements et de compartimentages des espaces, les uns et les autres croissants. Toute présentation simplifiée des lieux de mémoire territoriaux serait immensément réductrice.

### III. Conclusion

A la question de départ qui portait sur le supplément du sens attendu du rapprochement des deux notions de lieu de mémoire et de territoire, la réponse, vue du géographe, est double.

Pour l'approche géographique, l'enrichissement paraît indubitable. A les lire — à les relire — dans l'éclairage des lieux de mémoire, les territoires gagnent (ou affermissent) une dimension. A intégrer une dynamique mémoriale, nous leur donnons leur pleine épaisseur. Il nous faut apprendre — et j'emprunte ici, pour notre propre compte, une réflexion qu'A. Dupront adresse aux historiens —, il nous faut apprendre à *«allier, à l'égard du monde, la distance du regard à une complicité de conscience»*.

De son côté, l'apport de l'approche géographique ne semble pas moins évident. Il consiste en une prise en compte de l'espace non pas comme une simple «entrée» dans la réalité, mais comme un élément essentiel de cette «combinatoire» qu'est le réel. Je souscris volontiers à la formule connue de Braudel définissant *«la géographie dans sa*

*plénitude*» comme «*l'étude de la société par l'espace*». Mais je la prolongerais, ici et aujourd'hui, par l'additif circulaire: «... *et de la mémoire par le territoire comme du territoire par la mémoire*».